

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 22/3 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.3.59600

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

la ligne politique dominante, et en dénonçant des opposants réels ou supposés (exemple doc. 47, approbation du pacte germano-soviétique), voire en faisant de la surenchère comme le suggère W. Pieck (doc. 28, p. 317) ou s'il adhéraït (et jusqu'où) à la ligne politique imposée par le Komintern et Staline?

L'introduction n'est pas la partie la plus intéressante de l'ouvrage. On pouvait imaginer une confrontation systématique et rigoureuse entre ce que disent les documents et le témoignage postérieur de Wehner dans «Zeugnis» ou une discussion plus serrée de la biographie de Wehner par Harmut Soell, ou encore un essai d'explication de la carrière d'un homme – ils ne sont pas si nombreux – qui a réussi à appartenir successivement à la direction du parti communiste et du parti social-démocrate.

R. Müller a préféré décrire le «système communiste» et la façon dont il broie les individus et en fait de dociles exécutants. Il le fait à grand renfort d'adjectifs, de jugements moraux, mais n'analyse pas les circonstances qui expliquent le dévoiement (et pour une part les crimes) de ce système. Par exemple il souligne et ridiculise l'espionite («Spionomanie und Kult des Geheimnisses», note 99, p. 43) du Komintern, alors qu'il fournit plusieurs exemples d'infiltration de l'appareil communiste par des agents nazis, d'arrestations et d'exécutions de responsables communistes par la Gestapo qui justifient la volonté d'élucider dans quelles conditions ces arrestations ont eu lieu (p. 66, 67, 73 et passim).

Gilbert BADIA, Paris

August Hermann LEUGERS-SCHERZBERG (Hg.), Herbert Wehner. Selbstbesinnung und Selbstkritik. Gedanken und Erfahrungen eines Deutschen. Mit einem Geleitwort von Greta WEHNER, Köln (Kiepenheuer & Witsch) 1994, 269 p.

Le parcours politique de Herbert Wehner continue, plusieurs années après sa disparition, à être l'objet de débats et de controverses<sup>1</sup>. Aussi bien son cas n'est-il pas si fréquent dans l'histoire du mouvement ouvrier: celui d'un responsable qui, après avoir exercé les plus hautes fonctions à la tête du parti communiste allemand est devenu, à partir de 1946, une des figures de proue du parti social-démocrate allemand, qui eut, notamment en ce qui concerne l'orientation idéologico-politique du SPD, une influence peut-être déterminante.

Cependant les lecteurs du présent ouvrage risquent d'être déçus. Il se compose de deux parties inégales. La première qui donne son titre au livre est une longue analyse (190 pages) du mouvement national-socialiste et des raisons de son succès. Rédigé en prison, pendant l'incarcération de Wehner en Suède, ce texte, dont seule l'introduction avait été jusqu'à présent publiée soulève beaucoup de questions. A qui était-il destiné? Expliquer ce qu'était le Stahlhelm (p. 79) n'était pas nécessaire si le texte s'adressait à des lecteurs allemands. Comment et où se situe l'auteur? L'autocritique dont parle Wehner concerne-t-elle le peuple allemand? L'auteur? Les deux sans doute sans que ce texte nous fournisse la moindre indication sur le parcours, les idées politiques du second. Est-il encore communiste? On relève quelques critiques de l'attitude des sociaux-démocrates; par ailleurs est mentionnée – sans autre précision – «la culpabilité du mouvement ouvrier» (p. 138). Les raisons du succès du NSDAP telles que les expose Wehner ne manquaient certes pas d'intérêt en 1942–1943. Publiées en 1994 elles n'apportent guère d'explications nouvelles. Le texte est parfois bavard, les formulations abstraites, trop générales.

Enfin on n'est pas peu surpris, dans des notes rédigées en 1942–1943 de ne rien lire sur la guerre, les forces en présence, le rôle de l'Union soviétique alors que la défaite du national-socialisme est envisagée comme prochaine (!) (p. 34). Ce texte est resté inachevé. L'éditeur nous explique que Wehner projetait, dans une seconde partie, d'analyser les raisons de

<sup>1</sup> Voir aussi le compte rendu précédent.

l'effondrement du mouvement ouvrier allemand (p. 17). Wehner ne précisera sur ce point sa position qu'en 1946 dans les »Notizen«, connues dès 1957 et publiées par leur auteur en 1982 dans »Zeugnis«.

La deuxième partie, beaucoup plus intéressante à mon avis, mais pas inédite, n'a guère de rapport avec la première. C'est une accusation en règle du communisme, et donc le refus de l'unité avec le KPD (qui vient d'être réalisée six mois plus tôt en zone soviétique), assortie de l'affirmation que la social-démocratie ne doit pas fonder sa stratégie sur la lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière (p. 230), mais, comme le dira un proche de Wehner (qui l'héberge), sur »la liberté et la justice« à quoi aspire tout être humain (p. 244). Un autre intervenant notera que le SPD n'est déjà plus, à cette date, un parti ouvrier mais un parti du peuple, Volkspartei (p. 247). L'intérêt du discours de Wehner et du bref débat qu'il suscite, outre la dénonciation du totalitarisme soviétique, c'est qu'il prépare et anticipe le programme adopté à Godesberg treize ans plus tard. On peut être surpris que Wehner qui est arrivé à Hambourg à la fin septembre 1946, qui a adhéré au SPD le 8 octobre, ait été invité, deux semaines plus tard, à prononcer un discours programmatique devant les dirigeants du parti social-démocrate hambourgeois, ait pu se poser en réformateur du parti sans que lui-même évoque (ou soit invité à évoquer) son passé communiste et les raisons de sa conversion. On sait que ses adversaires se chargeront par la suite d'interroger Wehner sur ce passé.

Gilbert BADIA, Paris

Josef FOSCHEPOTH. Im Schatten der Vergangenheit. Die Anfänge der Gesellschaften für Christlich-Jüdische Zusammenarbeit. Mit einem Vorwort von Werner JOCHMANN, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1993, 250 p.

A l'instar de l'Accord de Réparation pour les victimes juives du nazisme ou leurs ayants droit, les »Sociétés pour la coopération entre chrétiens et juifs« en Allemagne sont dues à une initiative américaine. Constatant l'échec de la dénazification, partiellement imputable à la procédure mise en œuvre, mais aussi à l'opposition des Eglises d'Allemagne à une épuration politique de la population, les Américains changèrent de stratégie en cherchant à faire admettre leur conception de la démocratie par une rééducation moins tournée vers une prise de conscience des fautes du passé que vers l'adoption des idées de tolérance et de fraternité universelle, porteuses d'un avenir de convivialité humaine.

A travers les débuts difficiles de reprise du dialogue entre chrétiens et juifs, essentiellement de RFA et de Berlin-Ouest entre 1948 et 1951, Joseph Foschepoth entend analyser – en se fondant sur les archives et sa propre expérience d'ancien secrétaire général du Conseil de coordination de ce mouvement ce qu'il appelle »un morceau d'histoire des mentalités des Allemands confrontés à leur passé« (p. 14) et le choc de deux cultures – celle d'une Amérique victorieuse et d'une Allemagne vaincue dans la réalisation d'un projet aux objectifs sensiblement différents de part et d'autre. Des associations de coopération entre chrétiens et juifs existaient déjà aux Etats-Unis depuis les années vingt. En Grande-Bretagne et en France, elles avaient vu le jour en 1941–1942, dans le contexte de la solidarité de chrétiens avec les juifs persécutés. En Suisse, une organisation de même type fut créée au lendemain de la guerre. La convergence entre ces différents mouvements, qui se réalisa lors des conférences internationales d'Oxford (1946), de Seelisberg (1947) et de Fribourg (1948) aboutit à l'élaboration de thèses, dites de Seelisberg, pour combattre les racines religieuses de l'antisémitisme et à un appel aux Eglises à la réflexion sur leur responsabilité dans la genèse et le développement de ce fléau. Or, malgré la présence dès la première conférence, des pasteurs Grüber et Maas connus pour leur soutien courageux aux juifs d'Allemagne sous le nazisme, ultérieurement aussi d'une délégation allemande de douze membres, la mission du pasteur méthodiste américain Carl F. Zietlow, chargé à partir de 1948 par l'administration américaine d'occupation et l'Internation-